

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDDOECHE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 9 décembre 1912

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O. Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

UN

Mauvais précédent.

Le gouverneur actuel de la Louisiane en cherchant à changer les trois quarts des membres de la commission du Port, vient de créer un mauvais précédent.

Si le gouverneur Hall a le droit au point de vue légal de mettre à pied les Commissaires du port selon son bon plaisir, ses successeurs n'auront pas une grande peine à faire du Comité des Docks une arme politique.

Les protestations de plusieurs des corps commerciaux de la ville font connaître l'opinion publique à ce sujet. Il paraîtrait que cette mesure est en violation des principes qui ont servi à fonder le service municipal du port de la Nouvelle-Orléans. Le Comité des Commissaires du Port fut créé en 1836, Murphy J. Foster étant gouverneur.

Le but principal de ceux qui fondèrent cette commission était d'en faire un corps indépendant à l'abri de toute influence politique. La tâche de la commission a été bien accomplie jusqu'à présent, la condition actuelle du port en est la preuve.

Depuis la fondation plusieurs gouverneurs démocrates ont respecté le désir des fondateurs et ont toujours laissé tranquille un des plus importants services publics de la ville.

Il restait au Gouverneur Hall de changer la face des choses et de créer un précédent qui va faire du service d'un des meilleurs ports d'Amérique, une arme politique à la disposition de tous ses successeurs.

Les Races en Autriche-Hongrie.

L'Autriche-Hongrie, dont il est tant question à propos du conflit austro-serbe et dont les prétentions, si elles étaient maintenues, pourraient entraîner toutes les grandes puissances dans une guerre formidable. L'Autriche-Hongrie, dis-je, compte: 11,305,000 Germains, c'est-à-dire des Allemands; 5,742,000 Magyars, c'est-à-dire des Ouralo-Altaïques, descendants des Huns; 1,244,000 Sémites, c'est-à-dire des Juifs; 3,579,000 Latins, c'est-à-dire des Italiens et des Roumains; 22,596,000 Slaves, c'est-à-dire des Tchèques, des Polonais, des Ruthènes, des Slováques, des Serbo-Croates et des Slováques.

Ces 47,626,000 sujets de la monarchie austro-hongroise ont chacun, suivant leur origine, des aspirations différentes: les Germains sont, naturellement, partisans de l'alliance du gouvernement de Vienne avec celui de Berlin.

Les Magyars, dont une minorité de grands propriétaires fonciers est le soutien de l'alliance politique et militaire des gouvernements de Budapest, Vienne et Berlin, comptent une majorité de huit millions de sujets disposés à s'entendre, sur le terrain démocratique et social, avec les autres nationalités non magyares de la Hongrie.

Les Juifs, nombreux à Budapest, à Vienne, en Galicie, et disséminés dans toute l'Autriche-Hongrie, sont antisémites, penchent du côté allemand, et ont des tendances prussophiles.

Les Latins ont des tendances séparatistes; les Italiens voudraient se rattacher à l'Italie et les Roumains à la Roumanie.

Les Slaves, en tant que Tchèques, sont adversaires du germanisme et ont des sympathies russophiles sans être panslavistes. Les Ruthènes sont séparatistes; les Slováques sont des loyalistes autrichiens, mais ils sont partisans de l'union des Slaves.

Les Slováques et les Serbo-Croates sont nettement slavophiles.

SIR THOMAS LIPTON.

Sir Thomas Lipton est renommé dans le monde entier pour ses yachts, sa bonne humeur et surtout pour ses plantations de thé à Ceylan. Sa visite à la Nouvelle-Orléans, où étant jeune, il connut la misère, est remplie d'intérêt. Bien peu de figures sont aussi populaires que celle de ce sportman, qui sait si bien accepter la défaite.

Il y a plusieurs années, Sir Thomas était un simple employé de la compagnie de tramways de notre ville. Plusieurs jeunes Anglais et Irlandais qui sont venus autrefois, sans un sou, à la Nouvelle-Orléans ont réussi, dans la vie. Pas un cependant n'est arrivé à la fortune du roi des théis. Et pas un ne jouit d'une estime aussi universelle, car les millions de Sir Lipton n'ont aucune tare. En parlant de l'avenir de notre port, le distingué visiteur a été des plus optimistes. Il dit que la Nouvelle-Orléans est une des prochaines grandes villes du monde qui occupera une situation préminente. L'ouverture du canal de Panama aura une très grande influence sur la ville. Sa situation géographique en fera le port d'expédition de toute la vallée du Mississippi. La Nouvelle-Orléans est appelée à devenir le New York du Sud.

Aux sources du Nil.

Il n'y avait autrefois qu'une seule manière de parvenir aux sources du Nil: c'était d'organiser une caravane, et avec de la chance, si les fauves et les indigènes vous laissaient passer, de se tenir pour heureux de mettre le pied dans l'Ouganda au bout du quatrième mois de voyage. Depuis que le gouvernement britannique a su joindre en 1902, après six ans d'un travail acharné et au prix de nombreuses vies humaines, le port de Mombasa aux services de vapeurs du Victoria-Nyanza, l'Ouganda Railway permet d'accomplir le même trajet en deux jours.

Jules Leclercq, qui est un grand voyageur, raconte ses impressions d'une promenade dans les contrées, récemment visitées par le duc des Abruzzes, M. Roosevelt, le duc de Montpensier, la duchesse d'Aoste et Mlle Ida Rubinstein. Car l'Ouganda devient fort à la mode parmi les touristes. Quand le chemin de fer du lac Albert et du Haut-Nil sera terminé, il faut s'attendre à voir les hivernants du Caire descendre jusqu'au cœur de l'Afrique.

M. Jules Leclercq n'apporte pas de renseignements nouveaux sur l'Ouganda ou sur l'Afrique orientale allemande, mais il faut lui savoir gré d'être un observateur sincère. Assurément il est pénible pour le voyageur européen de constater que les noirs n'ont pas perdu du souvenir des coups de fusil de Stanley. Et il lui est permis de regretter que les Allemands installent, à côté de la discipline germanique, le travail forcé, "leit-motiv" obédiant dans chaque rue de Mounza, sur chaque route où le hasard nous conduit."

Beaucoup de ces forçats, dirigés à coups de fouet, n'ont commis d'autre crime que de circuler sans lanterne, le soir venu, dans les rues de la ville. La charité, du moins, de beaucoup de missionnaires corrie en grande partie ce que les gestes de certains Européens ont de malheureux. Comme un magnifique avenir paraît promis à ce pays, riche en coton et en essences, giboyeux par surcroît, on est en droit d'espérer une collaboration féconde des noirs, des nombreux Hindous immigrés et des blancs qu'un climat assez peu favorable ne rejette pas vers d'autres colonies. En quelques tableaux, M. Leclercq nous fait pressentir ce qui pourrait être une Afrique heureuse. Ses peintures des forêts équatoriales sont aussi fort séduisantes. Comme l'enseignement de la vie se retrouve jusque dans les coins les plus reculés du globe!

"Ce que j'ai vu de plus intéressant dans cette route de Tabora, dit l'auteur, c'est l'humble demeure d'un de ces vaincus de la vie qui sont venus échouer en Afrique centrale, après une existence aventureuse. Le comte de X..., chez qui m'a conduit un résident, était, dans sa jeunesse, un brillant officier de cavalerie dans l'armée allemande. Comme beaucoup d'officiers, il s'adonnait au jeu. Il perdit toute sa fortune, et après avoir inutilement tenté de la refaire au Transvaal, il est venu à l'âge de cinquante ans, sans aucune ressource, s'établir ici pour vivre dans une maison isolée, à plus d'une lieue de la ville. Il vit

uniquement du produit de sa pêche... Depuis douze ans, il mène ainsi au fond de l'Afrique une existence de Robinson Crusoe, sans avoir jamais revu l'Europe. Très instruit, charmant causeur, il accepte philosophiquement sa destinée qui est de rester pauvre, tandis que des hommes sans aucune culture s'enrichissent ici en très peu de temps..."

Le nouveau livre de M. Leclercq ira rejoindre dans les bibliothèques des touristes ses vingt précédents ouvrages et prouvera au dehors qu'il est encore des Français qui savent voyager.

AU MONTENEGRO.

FUNERAILLES.

Tous les matins, depuis le début de la guerre, les cloches de Cettigné sonnent pour annoncer l'enterrement des morts.

C'est qu'ils tombent chaque jour par dizaines, les blessés ramenés sans pansement du champ de bataille. Leur incroyable vigueur les torture d'une longue agonie qu'ils endurent sans une plainte. Impassibles, oubliant leur corps à demi décomposé déjà par la gangrène, ils laissent s'exhaler leur âme fière, comme une flamme pure sortant d'une bûche pourrie.

Les parents les veillent, immobiles près du lit, en silence et sans larmes.

Noble mais lamentable spectacle! Durant tout mon séjour au Monténégro, il ne m'a d'ailleurs pas été permis de voir le beau visage de la guerre; elle ne m'a montré que ses laideurs. Mes yeux n'ont pas pu admirer la mêlée ardente, la ruée héroïque, la mort, rapide et douce comme un rêve, frappant d'une balle en plein cœur, en plein front, le soldat ivre de l'assaut.

Nulle part je n'ai pu retrouver ces aspects exaltants de la lutte que j'avais aperçus au Maroc. Ici je n'ai vu que l'odieuse tuerie du canon et le prolongement navrant du combat dans la tudeur fétide de l'hôpital. Les plaies que je regarde ont cessé de verser un sang pur, elles suintent déjà la corruption.

Dans cette ambulance de Rjeka, où tout manque, où l'on ne peut même pas purger les blessés fustes des plus rudimentaires ustensiles d'hygiène, je suis revenu souvent, trouvant à chaque fois quelque tristesse nouvelle, mais toujours la même impression atroce, les mêmes détails désolants, la monotonie dans l'horreur.

Tous ces blessés ont la même histoire. Dans ce pays, où la plus humble famille possède ses annales de gloire, chacun veut embellir son nom d'un grand souvenir, surpasser le voisin en bravoure. Et ce sont, de la part des officiers parfois, des hommes souvent, des jours de témérité au mépris de toute sagesse, à l'oubli de toute discipline.

De temps à autre, un blessé revient, présentant une déchirure exceptionnelle, une misère peu commune. Récemment, ainsi, à Rjeka, la mort a consenti enfin à délivrer un montagnard de trente ans, dur au mal, indéterminable, robuste comme les blocs de roche qui s'érigent dans ce pays.

Il avait reçu deux balles dans le poulmon, ce qui avait produit de l'emphysème. Et peu à peu la peau du malheureux s'était souflée, gonflée comme l'enveloppe d'un ballon. Sur le lit où il attendait sans gémir la dernière minute, on ne distinguait d'abord qu'une boursouffure énorme, bombant les draps. Le visage disparaissait dans cette enflure. La plaie du flanc était repoussante, une sorte d'infâme bouche saignée qui gluait une écume noirâtre. A chaque respiration, un son sourd et brusque, pareil au battement d'un moteur, sortait de cette ouverture. Le pauvre diable ne mourait pas. Il parlait à son médecin, il bégayait de faibles confidences, s'enquêtait des siens. Trois piqûres de morphine à haute dose, quotidiennement répétées, n'arrivaient pas à endormir ce cœur trop solide, à éteindre cette vie rebelle. Il lutta sept jours et sept nuits.

Les enterrements sont moins tristes que ces visions d'hôpital. Le cortège s'avance en chantant à travers les rues de Cettigné. Un enfant, devant, promène une hampe crépée; un chœur de jeunes gens le suit, traînant d'une voix grave, la lente mélodie liturgique. Un vieux pope, une croix de métal à la main, courbe sa haute taille dans une chappe désargentée. Un diacre, en dalmatique d'or, tient un cerge et, de l'autre main, balance un vieil encensoir qui fume dans le vent.

Derrière, on porte à bras les morts. Dans des cercueils de bois blanc recouverts de papier peint et de cartonnages dorés, ils dorment sous le linceul, le visage découvert. Des parents ont sur l'épaule le couvercle qu'on n'ajustera qu'au dernier instant, dans la tombe.

Devant les saintes icônes d'une petite chapelle, les cadavres sont posés sur le sol, face à Dieu. L'office est long. Les prêtres chantonnent, les hommes répondent; des femmes pleurent silencieusement. Pendant une de ces cérémonies, je m'étais mêlé à la foule. On m'entraîna quatre soldats. Je regardais leur visage jaune où déjà saillaient les pommettes. Ils étaient encore coiffés du bonnet de la Tchernagore, couleur de deuil et de sang, rouge et noir et brodé d'or. Une grosse mouche bourdonnante vint se poser sur une de ces faces inertes et se promena sur les yeux clos.

Les prières finies, le pope d'abord, puis les parents, puis les amis, tout le monde s'agenouilla en désordre pour donner aux morts le dernier baiser. Je n'ai jamais vu un tableau de désolation pareil au spectacle de cette foule en noir se traînant à genoux et grouillante entre ces cadavres.

Au cimetière, le pope, selon le rite orthodoxe, versa sur les morts couchés dans la tombe le vin de la communion dont le relent se mêlait à des odeurs de terre remuée et à des senteurs de sépulture. Un homme descendit dans les fosses, boucha le couvercle des cercueils. Et tout fut fini.

Chaque jour et plusieurs fois par jour, la même image pathétique attristait Cettigné. Rjeka, Podgoritz, Nitchnitch, toutes les villes, tous les villages, cependant que, là-bas, dans la plaine de Vraka, à Ipek ou devant Taraboch, tombent d'autres morts enfouis en hâte

et dont les corbeaux ou la neige régleront seuls la sépulture. EDUARD HELSEY.

Des ânes qui portent culotte.

Les habitants de l'île de Ré ont une coutume curieuse. Ils habitent leurs ânes. A vrai dire, le vêtement de ces derniers se réduit à une culotte; mais celle-ci, démesurément grande, arrive jusqu'au cou de l'animal. Cette coutume est née d'une nécessité par les monstres très nombreux, qui infectent le pays et piqueraient cruellement les bêtes si leurs propriétaires ne les protégeaient ainsi.

Les petits ânes rétais sont tout à fait omiques sous leur dégoisement, qui fait souger aux diables du carnaval. Et cependant, ils cheminent dans les sentiers de l'île, si innocents et si sages, que de tous les ânes... qui portent pantalons, ils avaient certainement les derniers à faire une pantalonade!

Sport et pisciculture.

Un pisciculteur sportif de Potardem a étudié le chronomètre en main, la vitresse à laquelle nagent les poissons de ses étangs.

Le champion de l'eau douce est la truite qui fait du trente-cinq à l'heure sur cent mètres; le brochet, moins rapide, a plus de résistance et peut naviguer longtemps à une allure de 23 kilomètres à l'heure. Le barbillon atteint une moyenne de 18 kilomètres à l'heure, la carpe et la tache, treize. Quant à l'anguille, elle ne dépasse pas douze kilomètres à l'heure.

On peut aussi dire couramment: fier comme une anguille. Encore une réputation mal établie!

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS.

La représentation de "Thaïs" dimanche après-midi a eu un grand succès. Mlle Charpentier, l'héroïne, et M. Montano, le moine Sthanuel ont été excellents. Comme d'habitude la méditation de Thaïs a été fortement applaudie par le public.

Le soir on a joué Miss Helyett. Tous les interprètes ont été très bons. Mlle Cortez s'est montrée une véritable comédienne. Elle fut des mieux secondée par MM. Joubert et Gamy, qui étaient dans leurs meilleurs jours.

MM. Frances et Brunat, qui avec Mlle Cortez, ont eu à chanter la plupart des airs charmants de l'œuvre d'Audran, ont eu également beaucoup de succès. Une mention spéciale pour M. Frances qui dans le rôle de Pycardas, le tueur, a provoqué les rires de l'assistance. Mlle Theilhat a été une très amusante belle mère.

Ce soir on jouera "Werther", dont la représentation, samedi soir, a rencontré auprès du public un si charmant accueil. Les interprètes seront Mlle Therry, Charlotte, et M. Putzani, Werther. Mlle Yerna chantera le rôle de Sophie, et MM. Montano et Bernard joueront respectivement Albert et le Bailli. Encore une excellente soirée en perspective.

Mercredi soir "Madame Butterfly", jeudi soir "La Fille du Régiment".

Samedi, grande soirée de gala en l'honneur des officiers du croiseur français "Descartes", on jouera le grand succès de la saison, "La Bohème".

Location de 10 à 5 heures, magasin Werlein, 605 rue Canal.

TULANE.

Plusieurs bonnes pièces ne tentent pas une seconde fois la curiosité du public. Cependant "The Real Thing" a inauguré, dimanche soir, le programme de la semaine au théâtre Tulane devant une assez forte audience, avec Henrietta Crossmann, Josephine Lovett et Albert Brown comme principaux interprètes.

Tout ce qu'on pourrait dire au sujet de Mlle Crossman est superflou. Elle est connue par les Orléansais autant qu'elle peut l'être partout ailleurs. Et c'est une bonne fortune pour le public qu'elle soit revenue avec la troupe de l'année dernière. Albert Brown, dans le rôle de Tom Bradley, peut être égalé mais difficilement surpassé.

De même que Miss Crossman ne pourrait trouver un interprète du rôle de Kate Grayson meilleur que Miss Lovett. "The Real Thing" est une très bonne étude de la femme américaine et justifie l'empressement du public à revoir une pièce déjà applaudie.

CRESCENT.

"The Winning Widow" a été représentée dimanche soir devant une salle comble. La pièce n'a pour ainsi dire aucune intrigue. Loy Marie Greene qui apparaît comme Lilian Boyd, la "Winning Widow", Neil Clark, comme Heine Schmitz, amusant comique allemand, et Ben Turbett, comme Dennis McFadden, Irlandais à tête rouge, font la pièce à eux seuls. Ils sont bien entourés par un ballet très agréable à regarder.

La mise en scène est bonne. La musique et les chansons sont entraînantes, mais certainement le clou de la pièce est le ballet.

Les amateurs de dessous sus feront bien d'aller au Crescent, leur curiosité sera satisfaite; ils en verront de toutes les couleurs. C'est ce qu'il est convenu d'appeler "a leg show", ou mieux une exhibition de jambes des plus attrayantes.

Un air "When I get You alone to-night" a été très applaudi, ainsi que la danse connue sous le nom de "Gaby Glide".

ORPHEUM.

Madame Bertha Kolich a débuté hier en matinée à l'Orpheum dans une scène intitulée "A Light from St Agnes".

C'est la première fois que cette grande artiste joue sur une scène de notre ville. C'est certainement une des plus éloquentes actrices que nous ayons vu depuis longtemps. Son succès a été très grand. Elle est très bien secondée.

Les autres numéros sont également à la hauteur des programmes que l'Orpheum présente généralement au public. Ce sont les suivants:

Empire comedy Four; Gertrude Holmes et Robert Buchanan dont les chansons anciennes et modernes ont été très appréciées; Harry Webb amusant diseur; les sœurs O'Meer, équilibristes très adroites; Harry Atkinson, imitateur d'instruments de musique; enfin Mlle Lorette et son chien dressé dans "Vision of old Gold Statues" Que que vus cinématographiques clôturent la séance.

— Vous êtes content de votre élevage de l'année?

— Non, trop de plaisir. J'ai bien peur d'y laisser quelques plumes.

Feuilleton

— De —

L'ABELLE DE LA N. &

No. 20. Commencé le 24 octobre 1912

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR DANIEL LESUEUR

TROISIEME PARTIE

Autour d'un Berceau

suite.

Le président. — Michel Gorlia

vous a dit cela ?

Katerine. — Oui.

Le président. — A quel mo-

ment ?

Katerine. — Quand nous nous égarions dans le sentier qui monte à la carrière du sable.

Le président. — Que dit mademoiselle Kachintzeff ?

Katerine. — Elle ne l'a pas dit. Elle l'a traité comme si lui-même était le traître. Mais elle s'est tournée vers moi, et elle m'a dit : "Si tu crains quelque chose, si tu as peur le moins du monde, ne me suis pas..."

Le président. — Et vous ?

Katerine. — Je l'ai suivie.

Un frémissement, une bouffée légère d'émotion. La Katerine se faisait plus rare.

Un avocat se pencha vers son voisin :

— Elle a bien dit ça, cette gosse. Regardez... Elle est presque brille.

Le président reprit :

— Oroytes vous au danger ?

— Il y en a toujours dans des histoires comme ça.

— Et vous n'allez pas de gaieté de cœur que par amitié ?

Mais vous avez assisté à des réceptions, vous avez entendu parler ceux qui vous associaient à leurs tristes machinations. Qu'est-ce qu'ils voulaient eux ?

— Non, mais vous ne pouvez pas que je vais vous le dire !

Et l'on rit un peu. Puis, assésit-on à l'école plus aboies, car le président posait la question :

— Pourquoi êtes-vous ainsi dévoués à Tatiane Kachintzeff ?

— Parce qu'elle m'a sauvé !

oul, elle m'a sauvé la vie. Mais elle a fait plus...

Le pauvre fils hélas, cherchant des mots. Quelque chose illuminait son visage ravagé, un goût sinistre au cœur. Elle voulait parler... Mais dans l'impuissance d'exprimer tout ce qui replendissait en elle, ses lèvres se se fermèrent et des pleurs roulaient de ses yeux sauvages.

— Parlez, insistait le président, qui s'adonnait.

Tatiane balaisait ensemble la tête à ce point que derrière la balustrade de bois, on ne distinguait plus que sa main, sur laquelle son front s'appuyait.

— Eh bien, voilà, proféra soudainement Katerine... J'étais arrivée à Paris pour suivre quelqu'un, qui m'avait prise dans un café chantant à Odessa. Mais il m'a quittée... Ce que je suis devenue...

Et vous s'obstina. Un frémissement violent agita ses épaules.

Une nuit, du côté de Montrouge, j'allais être assassinée, par un bandit qui prétendait avoir des droits sur moi, des droits comme on n'en a pas sur une bête qu'on a achetée — non, mais comme le chasseur s'en adjoie sur le gibier qu'il traque; à mes oris, deux passants accoururent... Tatiane me sauva.

Une bande d'assassins leur tomba dessus. Ils se battirent, là, dans ce faubourg de Paris. Une bataille corps à corps, sanglan-

te, telle que je n'ai jamais vue de près dans les nuits là-bas, le bruit des senteurs de la s'apprêt, où les loups attendent qu'il se reste un par terre quand la caravane s'en ira. Ils m'ont enlevée, ils m'ont emportée.

Tatiane marquait le chemin avec du sang, car elle avait reçu un coup de couteau. Depuis, elle m'a gardé, elle m'a nourri, elle qui n'a pas sa suffisance. Mais elle a fait mieux... Cette jeune fille si pure ! — Ah ! on ne comprend pas cela toi, qu'elle vive librement comme un garçon, et qu'elle aime et soit aimée... et qu'elle reste pourtant comme une petite vierge dans l'ombre de sa mère. — Cette savante qui a des brevets et des diplômes. Elle m'a traitée dès la première minute comme si j'étais son égale, sa sœur...

La Katerine, ayant prononcé ce mot, orat avoir tout dit. Mais aucune question du président ne suivit immédiatement. Le silence de la vaste salle, où piaillaient quelques choses d'indéfinissables écoustait encore. Elle ajouta donc, et ce fut très simple :

— Voilà pourquoi je n'existe plus que pour servir Tatiane Kachintzeff.

Il y eut des applaudissements, que contenaient mal les objurgations de l'huissier audionneur.

Le président devenait silencieux. L'interrogatoire de Katerine terminait celui des accusés présents.

Pierre Marowky, de même que sa fiancée, se renfermèrent dans un mutisme presque absolu.

Quant au Verlingétozix vicieux, qu'on appelait Vladimir, sans que jamais nul ne lui eût connu un nom de famille, il se langu dans des divagations hallucinées, plus invraisemblablement chimériques que toutes les élocutions de ce genre. Il fallut y couper court.

Maintenant s'évoquaient les accusés qui ne pouvaient pas répondre. L'un en fait... c'était Touleline, dont le rôle apparaissait si obscur. Et l'autre... celui dont le corps avait été déshabillé par la bombe, le soir d'orage, le soir sibérien, dans les carrières de la Petite-Barrerie.

Celui-là, Michel Gorlianoff, "le mari", qui aurait jamais de quelle façon exacte il regarda la mort ?

Lui qui, près du rendez-vous, prévenait Tatiane d'une trahison probable de Touleline... Voulez-vous le supprimer le faux frère, délivrer ses amis de ce péché vivant ? Fat-on lui qui déterminait l'arrêt de l'engin, soufflant sa vie au salut commun ? Fat-on Touleline, deviné par lui, qui le foodoya et échappait ? Qui, de fait, il n'y perdait que deux doigts. Nel ne pouvait le dire. Pas même les complices de ces hommes, peints, à la minute tragique, les quatre autres se tenaient, attendant la déflagration, et pensant

de voir s'éparpiller et couler que du sable, — non du sang.

Le long interrogatoire des incouffés laissait dans le mystère intact. Même si en épaissait les ombres.

Y verrait-on plus clair à la seconde audience, qui comportait l'addition des témoins ?

Le principal d'entre eux, le principal Boris Omroff, ne vint pas. L'accusation l'avait cité, en sachant fort bien qu'on n'aurait pas pu le faire. D'ailleurs, il n'avait rien à dire, prétendait ignorer tout de la tentative d'assassinat dirigée contre lui.

Dependant jusqu'à la dernière minute, le public espérait voir et entendre ces personnages, un de ces grands et molles gastes exerceaient la curiosité parisienne.

Si réputation de beau Sève, de dandiste intrépide et heureux, de viveur aux fastueuses traditions, de prodigue aux revenus légitimes, sa dévotion à porter déséigneusement sur sa seule tête les hautes politiques accomplies par tous ses races, même les légendes inspirées par son orgueil brutal, faisaient de lui un des acteurs en vedette sur les tréteaux du monde.

Ce fut un débâcle lorsque le président de la cour d'assises lui l'interrogatoire des médecins, survenant dans la convalescence d'une grave blessure reçue en

duel, empêchant le prince d'apporter un témoignage orat.

Une certaine compensation s'offrit aussitôt à cet auditoire, dont les visages se tendaient d'une avidité fiévreuse, dont les narines humaient l'odeur du scandale et du crime, comme elles avaient humé, dans la baraque de Bidel, la passerelle des fauves. Ici, dans ce prétoire, entre les majestueuses architectures, en face de la plus haute justice élabrée par la conscience humaine, assésit bien que dans l'infirmité épuisée de l'homme, sur les banquettes de bois blanc, devant les cages saintes d'ordure, ces hommes raffinés, ces femmes élégantes, gaitaient également la minute où l'un de leurs semblables serait broyé, moralement ou matériellement. Les orques raient, les chaires saignaient, ou bien, sur le débris de cour, les faces pâlaient, trevaillantes... C'était cela qu'il fallait voir.

A défaut du témoin sensationnel Boris Omroff, on vit s'avancer à la barre quelque'un qui manquait pas d'intérêt.

C'était lord Frédéric Hawk-bary.

Dans la galerie des figures bien parlées de ce seigneur anglais tenait une place qui, depuis son duel avec Omroff, le rapprochait de celui-ci.

En effet, le blessure qui retenait le prince loin du prétoire, c'était Hawk-bary qui l'avait